

IV - Hydrographie

Des ruisseaux temporaires : Gargalle, Arec, Escourre, Mourlet, Ponticots. Les sources. Les mares. Les puits et les nappes phréatiques.

Une pluviosité moyenne répartie sur presque toute l'année, un sol très perméable réduisent à peu de chose le système hydrographique de la commune. On note seulement quelques ruisseaux temporaires dont le plus important est la Gargalle dénommée aussi la Riou.

Née d'une source proche du vieux château de Landiras dont elle remplissait les fossés, elle a un cours de 12 kilomètres. Prenant la direction du nord, elle creuse un lit assez étroit, profond de près d'un mètre, dans le sable des Landes jusqu'à la couche d'aliôs ; elle pénètre dans Illats et reçoit un petit affluent venu de Lègue et de Brach. Quelques trous assez profonds au pied des vergnes rompent la monotonie de son cours sur lequel tournaient autrefois deux moulins. A Brouquet, où on avait aménagé un superbe lavoir avec pierres taillées et pelle de retenue, elle s'oriente vers l'est et ses berges sont moins escarpées. Après Condrine, elle côtoie d'anciennes carrières qui sont sans doute la cause des pertes (nous disions des abîmes) qui assèchent son lit. Aussi celui-ci est-il à peine visible lorsqu'elle rejoint le ruisseau de Saint-Cricq au « clot de Tachon », après avoir suivi

La Gargalle



le remblai du chemin de fer ; autrefois elle filait tout droit vers le Ciron, actuellement ruisseau du Saugenan. D'une altitude de 60m à la source, elle n'est plus qu'à 38m au pont de la Grande Lande, 20m à Brouquet, 12m à la traversée de l'aqueduc Budos-Bordeaux et 5m au pont de Cou-teleyre sous la voie ferrée, soit une légère pente de 5mm par mètre. Son débit très faible, nul même en été vers l'aval, peut gonfler rapidement à la suite d'un gros orage. Alors, elle inonde les prés et les bois voisins, puis rentre bien vite dans son lit, laissant quelques flaques dans les creux proches. Pendant mon enfance, nous construisions des batardeaux pour assécher le ruisseau durant ses maigres eaux ; puis, armés de fourchettes, nous piquions des anguilles, des gardons, des vairons ; quelques brochets séjournèrent dans les trous d'eau du côté de Brouquet. On ne trouve plus rien maintenant, le débit étant devenu trop faible et irrégulier.

L'Arec, né à la fontaine de la Hountasse, est encore plus intermittent. Passant au Haurat, puis sous l'autoroute, puis à Jaussans, il finit dans la dépression des Hountettes après un cours de 4 kilomètres qui ne paraît qu'en temps très pluvieux.

L'Escourre qui draine les eaux pluviales depuis Caze est surtout alimentée par la source de la Fontaine, au débit abondant et régulier. Cependant, elle se perd quelques centaines de mètres plus loin après avoir irrigué quelques jardins ; aussi les constructeurs de l'autoroute n'ont pas songé à lui ménager le moindre écoulement.

Le Mourlet qui vient des prés du Barrail et qui alimentait autrefois la fontaine d'Ardennes a creusé dans le sol argileux une petite rigole que le travail des hommes a poursuivi jusqu'au delà de Bouriet. Lui aussi est le plus souvent à sec.

Nous n'avons pas à redouter les terribles inondations de la Garonne ; cependant, en 1930, l'eau boueuse du fleuve avait remonté jusqu'au bas du Caméou par la Gargalle et jusqu'au Basque par Saint-Cricq et les Hountettes.

Il semble que nous allons vers un assèchement progressif car ces ruisseaux me paraissaient plus actifs dans mon enfance. L'observation des cartes de Cassini ou de Bellayme, dressées vers 1780, montre que l'Arec rejoignait l'Escourre au sud de Jeandot pour poursuivre un cours commun vers Saint-Cricq et le Ciron. De tout cela, il n'est resté que le maigre fossé des Ponticots qui marque la limite avec Barsac.

L'antique, belle et limpide fontaine d'Illats qui décida probablement de la position du bourg et de l'église a été, de tous temps, fort remarquée. Dans ses statistiques de 1874, M. Féret assure qu'elle débitait 100 hectolitres à la minute ; nous sommes actuellement loin du compte. Très bien installée avec ses trois compartiments bâtis en pierres de taille et en moellons, elle sert successivement au puisage de l'eau potable, à l'abreuvement du bétail et au lavage du linge. Mais cela n'a plus guère d'utilité. Le lavoir même, recouvert à neuf, ne reçoit plus que quelques rares ménagères.

La source de la Hountasse eut autrefois beaucoup d'importance. En 1646, le seigneur de Cagès y avait fait construire un réservoir et un abreuvoir, puis un fossé avec des tuyaux de pin pour amener le surplus à Cagès. En 1694, le nouveau propriétaire, trouvant cette installation abandonnée et ruinée, commanda Pierre Déjean, maître maçon à Landiras pour l'aménager. Bon nombre de vieilles femmes se souviennent d'y avoir lavé leur linge, mais le confort ménager a voué cette fontaine à l'abandon. A peine peut-on la retrouver, complètement tarie et démolie, au milieu des saules et des ronces.

Celle de la Hountette existe toujours, mais son débit est extrêmement faible. Autrefois, il y en avait deux, dont parlait Léo Drouyn vers 1860 : « A quelques centaines de mètres des allées couvertes druidiques, sont deux fontaines appelées les Hountettes qui ont la propriété de guérir les maux de nez ; mais la personne qui veut obtenir guérison doit aller aux sources en secret et, sans même être soupçonnée de s'y rendre, doit se coucher à plat ventre sur le bord de l'eau et en aspirer avec le nez ».

Par ailleurs, de petites mares comme celle du Buc, près de Lionne, et celle du Basque ont disparu. Abstraction faite de la zone humide assez importante des Hountettes, il ne reste que quelques coins marécageux à la Grande Lande, aux Juncardes, aux Trilles, aux Baches, aux Couraous, c'est-à-dire à l'ouest de la commune. Ils sont dus à la proximité de l'alias imperméable et se dessèchent chaque été.

Les courbes hypsométriques de la région révèlent une longue dépression inférieure à 15m d'altitude et qui, partant des sources de Fonbanne à Budos, s'écarte progressivement du Ciron ; elle passe à l'est des villages de Pinguet, de Pelotte, de Bouriet, du Tauzin, frôle celui du Basque et va rejoindre le creux des Hountettes. Humide, marécageux même en quelques endroits, le sol est formé de sable très pur comme on en voit au fond des ruisseaux, avec par-ci, par-là, des joncs et des roseaux qui croissent encore parmi les pins et les chênes. Le cheminement des ruisseaux le Tursan et la Mouliasse paraît anormal, en ce sens qu'un petit affluent s'infléchit toujours vers l'aval avant de rejoindre le lit principal : voyez le Tarn, le Lot, la Baïse, le Dropt ; le Ciron même ne se jette perpendiculairement à la Garonne que depuis 1750, date où d'importants travaux ont détourné son cours pour alimenter le moulin du Pont. Auparavant, il passait près de l'église de Barsac, traversait les palus (ruisseau de l'Or) et allait se jeter dans le fleuve au port de Cérons, commune qui se nomma autrefois Sirione, puis Séron. Il se peut donc que le Ciron, rivière vagabonde des sables, formant encore de nombreux bras, ait eu depuis Fonbanne, une de ses branches filant tout droit vers le nord, recueillant au passage le Tursan, la Mouliasse, l'Arec et la Gargalle avant de rejoindre le cours principal au Saugenan. En 1685, l'abbé Baurein parle bien d'un pont des Chartroux ou des Moines jeté sur le Ciron et reliant les paroisses de Cérons et de Barsac ; cela semble prouver l'existence d'une belle rivière, perpendiculaire à la grand'route.

Chaque hameau possède un, deux ou même trois puits dont la profondeur varie selon l'altitude du lieu. Le plus profond se trouve à Archambeau, 20m ; ceux du Bourdiou, Brouquet, le Hiou mesurent 17m ; puis viennent ceux de Goujeon, Condrine, le Cameou, Navarrot avec 13m, d'Escalès 8,5m, du Tauzin 8m, du Roy 5,5m.... Ces quelques mesures laissent supposer une nappe phréatique située à un niveau correspondant à celui de la Garonne. Mais d'autres puits ont une profondeur très différente : 2,5m à Mangeon, 3m à Caze et au Pesquey, 1,5m à Barrouil ; ils ressemblent à ceux de Saint-Michel et, comme eux, voient leur niveau monter en hiver ; cette deuxième nappe plus haute correspond à la couche aliotique imperméable, caractéristique des Landes. Mais depuis que la plupart des ménages sont desservis par le réseau d'adduction d'eau Budos-Pujols-Landiras-Illats, tous ces puits sont à peu près inutilisés ; quelques-uns (Goujeon, Caze, le Hiou, le Caméou,...) sont déjà taris.

V - Flore naturelle

Végétation des sous-bois, des prés, des lieux incultes, des vignes. Noms d'autrefois. Plantes médicinales. Champignons.

Les conditions climatiques que nous connaissons dans notre région facilitent l'ensemencement et la croissance des plantes sauvages. Des pluies assez fréquentes, un ensoleillement suffisant, il n'en faut pas davantage pour faire apparaître et se développer toutes sortes d'arbres, d'arbustes et d'herbes nuisibles parfois, gênantes souvent.

Les sous-bois sont vite envahis si on ne procède pas à d'assez fréquents soutrages. Dans les pignadas, en terrain sec, croissent l'hélianthème aux fleurs jaunes, les fougères (ptérix aigle) et la calluna (« bruc nègue ») ; dans les sols humides poussent la bruyère à balais (brande) et la molinie (« aoubitché »). Les coupes abandonnées se garnissent en outre de genêts (saroathamne à balais) et d'ajoncs qui gênent le semis naturel. Les jeunes taillis de chênes et de châtaigniers, ordinairement touffus, s'épaississent encore par la croissance de ronces et de chèvrefeuille. Dans les « acacières », les ronces, grâce à leurs longs stolons vigoureux, se multiplient à l'envi, formant des fourrés impénétrables. Les touffes de sureaux abondent dans les endroits frais. L'arum (« coucurot ») foisonne : il servait autrefois à corser la pâtée

des cochons ; pendant la deuxième guerre mondiale, ses rhizomes charnus ont constitué l'essentiel de la nourriture d'innombrables faisans rassurés par l'absence des fusils. Le fragon ou petit houx (« gringoun ») croît indifféremment sous les chênes et les acacias, moins bien sous les pins ; mais le grand houx si décoratif est plutôt rare. Les génévriers croissent surtout dans la dépression de Toutblanc. On trouve aussi, principalement sur les bordures, des églantiers, des prunelliers (« béouc nègue ») et des aubépines (« béouc blanc »). Quant au gui, la plante sacrée que les druides coupaient sur les chênes avec leur faucille d'or, il pullule sur les acacias et les derniers pommiers ; j'en ai vu une fois sur un pin, jamais sur un chêne.

Les prés humides montrent au printemps une profusion de jolies fleurs, rarement appréciées du bétail : les ficaires jaunes, les renoncules ou boutons d'or, les innombrables pâquerettes et les orchis tachetés ou « pentecôtes ». Les fossés se garnissent d'iris sauvages, d'odorantes spirées ulmaïres ou reines des prés, de prêles ou queues de renard, de massettes ou quenouilles, de scolopendres ou langues de cerf, plus rarement d'osmondes royales.

Dans quelques parcelles incultes, le long des chemins ruraux peu fréquentés, nous trouvons encore la marguerite sauvage, l'origan ou marjolaine, la menthe odorante, la folle avoine, l'orge des rats (« traouque-sac »), la brize ou tremblant. Certaines espèces nuisibles ou dangereuses, l'ononis arrête-bœuf ou « estranglé buou », le panicaut ou « pancaout », le datura, la morelle noire ou « maougrèle » y trou

vent encore refuge.

Autrefois, les vignes, bien que labourées quatre fois dans l'année, se garnissaient d'herbes, gênantes certes, mais qu'on cueillait pour l'alimentation des lapins domestiques et que les vaches pacageaient après les vendanges ; de plus leurs graines attiraient les oiseaux. Il y avait l'indestructible chien-dent ou « sentuje », l'ivraie vivace ou « irague », la digitale ou « mourice », le liseron ou « bédille », la renouée ou « traouasse-camin », le souci, le séneçon, le mouron, la mercuriale... Maintenant, les rapides scarificateurs, à dents ou à disques, les herbicides dont la vogue monte, donnent au sol du vignoble une apparence absolument nue.

Nos ancêtres qui travaillaient plus longtemps mais qui avaient peu de distractions, profitaient de leur temps libre pour observer la nature environnante ; ils identifiaient facilement les plantes au milieu desquelles ils vivaient, mais faute de connaissances livresques, ils leur donnaient des noms imaginés rappelant une particularité botanique ou un usage immémorial. Voici un tableau des plus communes et des plus joliment baptisées.

Herbe aux écus	: tabouret des champs
" à la ouate	: asclépiade de Comiti
" à la rosée	: rossolis à feuilles rondes
" aux chats	: valériane
" aux mites	: molène blattaire
" aux poux	: dauphinelle ou pied d'alouette
" aux puces	: plantain majeur

" aux vers	: chénopode ou épinard sauvage
" aux verrues	: euphorbe réveille-matin
" aux chantres	: sisymbre officinale
" à la femme battue	: tamier commun
" aux gueux	: clématite ou « bidaoucle »
" au pauvre homme	: gratiole officinale
" aux teigneux	: bardane ou « estaque-péou »
" dame de onze heures	: ornithogale en ombelle
" pied de lièvre	: trèfle des champs
" pied de poule	: lotier corniculé
" pied de veau	: arum maculé ou « coucurot »
" langue de bœuf	: buglosse d'Italie
" gueule de loup, de lion	: muflier majeur
" barbe de bouc	: salsifis des prés
" bonnet de prêtre	: fusain d'Europe
" pas d'âne	: tussilage farfara
" miroir de Vénus	: spéculaire miroir
" gant de Notre-Dame	: digitale pourprée
" sceau de Salomon	: polygonatum vulgaire
" bourse de Judas	: passage des champs
" ail des chiens	: muscari en grappe
" tue-chien	: morelle noire
" mouron des oiseaux	: stellaire intermédiaire
" caille-lait	: gaillet vrai
" casse-lunettes	: centaurée bleuet
" perce-neige	: galanthe des neiges
" terre-noix	: carum comestible
" capillaire	: asplénium trichomanès

Quelques-uns de ces noms bizarres, poétiques ou évocateurs sont encore en usage.

Non contents de bien connaître les plantes, nos aïeux en savaient les vertus. Au temps des Gaulois, les soins médicaux étaient rares et peu efficaces ; mais on connaissait les propriétés bienfaisantes de nombreux simples : gui, verveine, sauge, thym, jusquiame, sésame, nard,... Au Moyen-Age, il y avait peu d'apothicaires et l'impécuniosité des manants interdisait les visites du « chirurgien ». On était amené à solliciter les guérisseurs, les rebouteux, les sorciers même. La thaumaturgie ou culte des saints comptait beaucoup d'adeptes et les lieux de pèlerinage étaient nombreux et très fréquentés. Mais les plantes, surtout, permettaient de se soigner à bon compte et parfois de façon efficace. Certes, elles ne guérissaient pas tout, d'autant plus que l'insalubrité des cabanes trop petites, la mauvaise qualité des vêtements et l'insuffisance de la nourriture favorisaient les maladies et les épidémies, alors si redoutables par leur fréquence et leur intensité. On essayait pourtant d'enrayer ces fléaux en parfumant les maisons avec des plantes odorantes dont les propriétés bactéricides ont été depuis, reconnues et exploitées. Pendant la peste de Toulouse ou celle de Marseille en 1720, quatre détrousseurs de cadavres bravaient impunément la contagion. Arrêtés et torturés, ils dévoilèrent leur secret : ils se frottaient le corps avec un liquide provenant de la macération de quelques plantes aromatiques, sauge, lavande, romarin, menthe, absinthe, ail. Ce fut le vinaigre des quatre voleurs qui est resté inscrit au codex des pharmaciens jusqu'à la fin du 19^e siècle.

Voici quelques recettes anciennes qui se transmettaient fidèlement de génération en génération.

Fièvre : tisane de petite centaurée (érythrée), de chardon bénit (centaurée jacée), d'absinthe.

Mal de tête : infusion de camomille romaine, de lavande, de marjolaine.

Rhume de cerveau : fumigations de bétoine, de thym, de génévrier.

Refroidissement : bonne sudation provoquée par des infusions très chaudes de bourrache, de vipérine, de lierre terrestre (gléchoma faux-lierre) de fleurs de sureau, de bourgeons de pin.

Angine, aphtes : gargarismes de mauve, de guimauve, de sisymbre, d'aigremoine, de fraisier, de bourgeons de ronce et infusions des mêmes plantes.

Conjonctivite, orgelet : lotions de bleuets, de plantain, de chélidoine.

Plaies, contusions : cataplasmes de pâquerettes, de consoude, d'achillée millefeuille, de tamier (herbe à la femme battue).

Hémorroïdes : suc de ficaire, macération de prêles, de marrons d'Inde, d'écorce de chêne.

Ulçère variqueux : lotions de sauge, de centaurée jacée.

Rhumatismes : tisane de fleurs de primevère, cataplasmes de violettes, de sceau de Salomon, bains de sauge, de sureau, de romarin, fustigation d'orties.

Hypertension : infusion d'adonis, de gui, de fleurs de muguet, d'aubépine ; ail dans la nourriture.

Anémie : tisane de petite centaurée, de centaurée jacée (chardon bénit), de ményanthe (trèfle d'eau) ou mieux vin aromatisé de ces mêmes plantes.

Digestion difficile : tisane de menthe, de marjolaine, de germandrée, de véronique officinale (thé d'Europe).

Constipation : infusion de liseron des haies ; décoction de nerprun bourdaine, de mercuriale ; salade de pourpier.

Diarrhée : tisane de pimprenelle, d'ortie, de salicaire, de renouée bistorte ; sorbes et nèfles.

Ténia : ingestion de graines de citrouille décortiquées, extrait de fougère mâle.

Vers intestinaux : tisane de tanaïsie, d'épinard sauvage ; collier d'ail.

Troubles hépatiques : infusion d'aspérule odorante, de centaurée, de fumeterre ; décoction de pissenlit, de polypode.

Polyurie : tisane d'aubépine, de bouton d'or.

Rétention d'urine : tisane de chiendent, de queues de cerise, de pariétaire (« traouque muc »).

Si je me suis un peu attardé sur toutes ces plantes médicinales à peu près oubliées, c'est parce que se dessine, en ce moment, leur renouveau. Maurice Mességué, des écologistes, des médecins même, sont partisans de la médecine douce. Ces remèdes naturels, judicieusement cueillis, conditionnés et mis en vente seraient un heureux antidote à la vague croissante, plus ou moins contrôlée, des innombrables produits dont la toute puissante industrie pharmaceutique nous sature.

Enfin, je parlerai des champignons qui croissent sur notre territoire et dont presque tous les Illadais sont friands. Dès mars, la tête spongieuse, brune ou dorée des morilles apparaît sous les ormeaux des anciennes carrières et sous les vieux pommiers. Puis c'est le tour des mousserons (tricholomes de la Saint-Georges) qui se cachent dans des cerneaux d'herbe vert foncé au milieu des prés, parfois dans des acacières. En juin, si le temps est humide et chaud, les chanterelles (girolles) laissent entrevoir leur délicat entonnoir jaune d'or sous les feuilles des chênes. Puis arrivent les champignons de Paris (psalliotes des prés ou des bois) et les superbes coulemelles (« couymets »). En automne, les verdets (russules verdoyantes qu'il ne faut pas confondre avec les mortelles amanites phalloïdes), les charbonniers (russules bleu-jaune), les catalans (lactaires délicieux), les langues de bœuf ou pieds d'agneau (hydnes bosselés), les bidaous ou piédasses (tricholomes équestres), les souchettes (pleurotes d'orme ou de peuplier), les trompettes des morts (craterelles) permettent de composer des mets très acceptables ; mais il faut bien les connaître. Mais c'est le roi des champignons, le cèpe

(bolet comestible, bolet bronzé ou tête noire, bolet bai brun) qu'on attend avec la plus grande impatience. Si le printemps est à la fois chaud et pluvieux, dès la mi-mai, les cèpes d'été montrent leur chapeau plus clair et leur pied plus grêle, surtout dans les endroits clairs et les bordures ; mais cette pousse n'est jamais très dense. De gros orages d'été peuvent provoquer de belles, mais brèves éclosions. C'est surtout en septembre-octobre qu'on peut espérer d'abondantes cueillettes. Mais les amateurs sont de plus en plus nombreux et les cèpes ont une végétation capricieuse qui déroute bien des chercheurs. Aussi, faut-il être vraiment doué ou bien chanceux pour découvrir un « nid » ou « replat » d'une douzaine de ces magnifiques champignons, parfois très visibles, plus souvent cachés dans les broussailles, la bruyère ou « l'aoubitche ». D'autres bolets, les raboteux (piples), les granulés (cèpes de pin) sont moins savoureux et n'excitent pas autant de convoitise ; aussi les rencontre-t-on plus couramment.

VI - Faune sauvage

Les insectes. Les reptiles. Les oiseaux et les nids.
La sauvagine. Le gibier, problème de sa survie.

Nous assistons à une spectaculaire raréfaction des insectes. Presque plus de hannetons que les écoliers de ma génération attrapaient en masse dans les aubépines, les lilas, les pruniers. Par milliers voltigeaient aussi, autour des vignes, les « marmottes de Saint-Jean », une variété tardive de hannetons plus petits, aux élytres plus ternes. Où sont les papillons multicolores qui dansaient nombreux sur les prés et formaient de véritables nuages autour de certains arbustes odorants ? Les grillons, les sauterelles, les cigales font rarement entendre leurs stridulations aiguës dans l'air embrasé de l'été. Les mouches, même, sont moins nombreuses qu'autrefois ; il est vrai qu'il n'y a presque plus de bétail. Par contre les moustiques abondent encore dans les lieux humides. Notons la présence de termites, dont l'action dévastatrice sous les tropiques, revêt ici une forme plus anodine, mais qui paraît s'amplifier. Les nombreux incendies qui dévastèrent la forêt landaise durant l'occupation allemande, avaient amené d'importants vols de criquets (1946-47) ; on ne les a pas revus depuis.

Les reptiles, mis à part les petits lézards gris ou « sangalines », ne foisonnent pas ; quelques lézards verts, « lous

luzerts », de rares salamandres, quelques couleuvres dont une variété, le « cinglant » effraie un peu les gens. Les vipères, jadis inconnues sur la rive gauche de la Garonne, ont fait leur apparition à la suite de transports de pierre des Benauges, région où elles sont assez communes.

Les oiseaux suivent malheureusement ce triste rythme de dépeuplement. Durant mon enfance, nous courions après les nids, pour le plaisir de la découverte, rarement pour la destruction. Nous en connaissions beaucoup : celui sommaire du geai dans les chênaies ; celui encore plus simple de la tourterelle, quelques brindilles entrecroisées, presque à portée de la main ; l'énorme amas de branchettes échafaudé par les pies au sommet des acacias ou des jeunes pins ; la coupe moussue, bien dissimulée où les merles pondaient 4 ou 5 œufs bleus tachés de bistre ; celle plus serrée des grives, à l'intérieur cimenté de terre et de bouse ; le nid de forme parfaite, tapissé de lichen, que les pinsons encastraient dans une fourche de pommier ou d'acacia ; le berceau minuscule du chardonneret placé sur une branche flexible, balancée par la brise ; le léger entrelacs de brins d'herbe tissé par les fauvettes et caché dans les ronces et les arbustes touffus ; ceux des pies-grièches (la « margasse » grise et la rouge, féroce) dissimulés dans les haies ; les introuvables amas de feuilles et de crins posés près du sol où les rossignols pondaient leurs œufs brunâtres ; on trouvait même des œufs d'engoulevent (le courpalan) posés à même le sol sur des aiguilles de pin. En été, les haies étaient pleines de fauvettes (murières), de bruants, de traquets (culs blancs) qui voltigeaient, s'égosillaient, pépiaient et, de temps en temps,

plongeaient sur un insecte. Était-il rien de plus joli qu'une volée de mésanges (des périnclètes ou des coues de padère) s'abattant sur un arbre, le visitant branche par branche, feuille par feuille et pépissant sans arrêt : « quindze ou sedze, quindze ou sedze » (les nichées comptent souvent 15 ou 16 petits) ? Si les hirondelles continuent à planer au-dessus des villages, leurs rassemblements d'automne sont moins importants qu'autrefois. Les rapaces diurnes ont bien regressé aussi ; on ne voit presque plus d'éperviers (astourets) ; seules quelques buses planent lentement dans le ciel à la recherche d'un hypothétique rongeur. Tout le monde sait combien les rapaces nocturnes, si utiles pourtant, avaient mauvaise réputation et étaient persécutés. Aussi bien n'entend-on plus le hullement grave et presque humain du grand-duc (le tou-hou), ni le cri aigre de la chevêche (la frézaque) dont la présence sur une cheminée, le soir, présageait de terribles et proches malheurs. Il ne reste guère que les moineaux pilleurs de vignes et de jardins qui piaillent inlassablement autour des maisons et aussi des merles qui filent en criant vers les fourrés ou qui viennent chercher pitance et refuge dans nos jardins.

La sauvagine, les « nuisibles » comme on dit si bien, a payé très cher les quelques déprédations qu'on lui a attribuées. On voit bien parfois quelque belette traversant la route, des écurieux inoffensifs surpris à terre et escaladant à toute vitesse le pin le plus rapproché. Les renards, victimes d'une haine inexorable, vont disparaître bientôt ; leur triste sort, comme celui des loups, sera aussi le lot des blaireaux et des sangliers, de plus en plus rares. Seuls les héris-

sons résistent encore, malgré leur malencontreuse propension à se faire écraser la nuit, sur les routes ; il est vrai que les nomades, si friands de leur chair, ne séjournent plus guère chez nous.

Quant au gibier, sa rareté désole les chasseurs. On lâche bien des faisans à Pâques pour une éventuelle reproduction et quelques jours avant l'ouverture pour un facile massacre : il n'en reste absolument rien. On importe des lièvres de Pologne ou de Tchécoslovaquie : ils se perdent dans la nature. La myxomatose a presque anéanti les lapins de garenne. Les alouettes, les palombes, les tourterelles passent très haut, effarouchées par une incessante fusillade. Ne parlons pas des bécasses qu'on tue au passage le soir au lieu de les rechercher dans la journée, comme il se doit. A peine pouvons-nous profiter des grives de vendanges et de celles qu'on tire en février-mars alors qu'elles sont déjà accouplées. D'interminables vols d'étourneaux s'abattent en hiver dans les prés de Mouniche, mais la chair de ces encombrants volatiles n'est guère prisée. Seul le chevreuil se multiplie bien parce que sa chasse est sévèrement règlementée et son braconnage hasardeux ; de plus une chevrette donne 4 ou 5 faons en 2 portées annuelles. Mais les chasseurs-sylviculteurs l'accusent de ronger l'écorce des tout jeunes pins ; alors, gare à lui !

Pour beaucoup de gens, les oiseaux donnaient à la campagne une agréable animation. Le promeneur dans ses rêveries, le paysan dans son travail pénible, écoutaient les trilles et les roucoulades, regardaient les culbutes et les vire-

voltes. Maintenant, il m'arrive de passer des demi-journées entières dans les bois sans voir ni entendre un seul oiseau. Comment cette semi-désertification s'est-elle produite ? La monoculture d'une vigne toujours plus propre a écarté les plantes vivrières : blé, seigle, millet et les herbes à graines nourrissantes. Ensuite on a offert aux viticulteurs - quelques uns sont chasseurs, sans doute - toute une gamme de pesticides et d'herbicides dont la remarquable efficacité dépasse sûrement les effets escomptés. Tout cela est vrai, mais les animaux ont un tel instinct vital, une si grande faculté d'adaptation, qu'ils surmonteraient, du moins en partie, ces difficultés. Il n'y a qu'une chose contre laquelle ils ne peuvent pas lutter : c'est le fusil, toujours plus répandu, plus perfectionné, plus meurtrier. Je ne suis pas anti-chasseur, si le chasseur est celui qui cherche, qui suppute, qui devine les ruses du gibier afin d'en venir à bout. Mais est-ce un chasseur celui qui, le matin de l'ouverture, tue 3 faisans à peine adultes et sortis de la volière, dénués de toute méfiance ? Est-un chasseur celui qui ne voulant pas rentrer bredouille, fusille le premier passereau passant à sa portée ? Après tout, les disciples de Saint-Hubert ne sont qu'une minorité et ils réclament avec force le privilège de chasser partout et le plus longtemps possible. Combien d'entre eux respectent la zone de 200 mètres autour des maisons ? Pourquoi les non-chasseurs, qui sont aussi propriétaires, n'auraient-ils pas droit à quelques hectares où ils pourraient regarder les animaux qu'ils aiment, vivre et se reproduire en toute sécurité ?